

RÉCONCILIATION

A Mlle Albertine ***.

*Comme un léger zéphir qui frissonne au bocage,
Imprégné du parfum des roses d'alentour ;
Comme un gazouillement d'oiseaux sous le feuillage ;
Comme l'hymne des flots expirants sur la plage ;
Comme le dernier chant du jour ;*

*Comme, dans la vallée, une fontaine pure,
Qui, sous l'herbe fleurie et les chênes ombreux,
S'écoule en répétant son suave murmure ;
Tes accents captivaient mon âme ; et la nature
Éclatait en concerts joyeux ;*

*Et tout semblait s'unir à ma joie enivrante ;
Et mon cœur tressaillait ; et l'étoile des cieux
Brillait plus vivement ; et, reine bienfaisante,
La lune prodiguait sa lumière tremblante
Sur nos deux fronts si radieux ;*

*Quand tu me dis ce mot de mystères : " Je t'aime ! " !
O pour ce mot divin, échappé de ton cœur,
Plus gracieux, plus précieux qu'un noble dictionnaire,
Pour ce mot d'où jaillit une allégresse extrême,
Que Dieu l'accorde tout bonheur !*

*O l'amour d'une femme ! ô don inestimable !
Terresse qui nous porte aux palais étoilés !
Parfum de cet éril où le sort nous accable !
Baume délicieux au cœur inconsolable !
Nectar de nos jours désolés.*

L.-N. BEAULIEU.

TOILETTE

En ce temps-ci, chaque soir, les maris désertent le toit conjugal pour accourir aux salles publiques, afin de s'y entretenir de la grande question du jour, la politique.

Ne pourrions-nous pas, nous aussi, mesdames, nous réunir et causer ; non pas politique, car vous savez comme moi que ce sujet nous est absolument interdit. En effet, il nous est permis de causer littérature, musique, toilette, cuisine, etc., mais à propos des destinées de notre pays, nous n'avons pas le droit de dire un seul mot, car cela ne nous regarde pas. Tel est le jugement rendu par le sexe à qui Dieu a donné l'autorité. Alors, soumettons-nous humblement à ce décret : mais disons, en passant, que évidemment, ces messieurs n'ont pas l'intention de faire de nous des Judith ou des Jeanne d'Arc. Mais je remarque ici que la Providence a permis que ces héroïnes fussent indépendantes de cette autorité, dont les hommes abusent quelquefois ; car l'une était jeune fille et l'autre veuve ; de sorte qu'elles n'ont pu être entravées dans l'accomplissement de leur noble mission. J'avoue aussi que ces femmes étaient d'une nature toute différente de la nôtre, et que leur intelligence était aussi étendue que la nôtre est bornée. C'est, sans doute, l'idée peu galante qu'ont de nous ceux qui prétendent que les Canadiennes n'ont pas le droit de se former une opinion politique. Ou plutôt, prenons la chose par le bon côté : disons que ces chers messieurs, dans leur tendre sollicitude pour nous, en nous interdisant la politique, ont tout simplement la louable intention de nous épargner les tourments, les angoisses, les malaises, que leur apporte le temps mal-sain des élections. Ainsi, en nous réjouissant d'être à l'abri de ces sortes de déceptions, si amères parfois, entamons un sujet qu'il nous est permis de traiter : causons toilette.

Quel charme ! quelle poésie ! dans un nœud de ruban, un volant de dentelle, ou une manche à gigot ! Cette dernière est imposante, n'est-ce pas, surtout lorsqu'elle domine l'épaule d'une femme de deux cents livres. Mesdames, pouvons-nous dire quel est le but que nous nous proposons, en surchargeant nos faibles personnes de l'étalage d'un magasin de nouveautés ? " Mais, direz-vous, c'est d'être belles." Pourtant, il est douteux qu'une robe, quelque élégante qu'elle soit, puisse régulariser les traits, donner de l'éclat aux yeux, de la grâce au sourire. " Mais, direz-vous encore, c'est d'attirer l'attention des hommes." Ceux-ci, qui actuellement ne voient que deux couleurs, le rouge et le bleu, en temps ordinaire remarquent beaucoup plus,

croiez-moi, la nuance de vos yeux que celle de votre robe ; et soyez certaines, que l'amour que vous inspirez n'est nullement dû aux fleurs et plumes de votre chapeau ; car dans ce cas, les hommages de vos admirateurs s'adresseraient à votre modiste, et non point à vous.

D'ailleurs, si les hommes avaient le goût de la parure, cet attrait se manifesterait dans leur toilette, comme dans la nôtre ; au contraire, nous remarquons que leur mise sévère, quoique propre et soignée, prouve suffisamment le dédain qu'ils ont pour nos modes, si changeantes et quelquefois si ridicules. Avouons intimement que, sur ce point, ils ont beaucoup plus d'esprit que nous ; car leurs modes simples et durables, les exemptent d'une foule de préoccupations et de dépenses, qui n'ont d'autres résultats que d'enrichir certaines maisons de commerce. Et si, comme l'affirme un parti politique, notre pays court à sa ruine, la première cause de cet état de choses est certainement le luxe chez les femmes. Car vraiment, il est inconcevable que notre gouvernement soit responsable, comme le prétend ce même parti, de ce qu'un si grand nombre de Canadiens, après avoir dépensé leur patrimoine en chiffons pour leurs femmes et leurs filles, soit obligés, pour vivre, d'émigrer aux États-Unis.

Pardonnez-moi, amies lectrices, si en cédant aujourd'hui à la tentation de vous confier mes humbles opinions, j'ai eu le malheur de vous déplaire. Je le regrette d'autant plus qu'en écrivant cette causerie, ma seule intention était de converser avec vous, franchement et confidentiellement, sachant que le mot *toilette*, que j'ai placé à dessein en tête de cet article, aura pour effet que les hommes ne daigneront pas même y jeter les yeux.

ALIX TOPAZE.

UN RÊVE

Par une de ces belles et chaudes matinées du mois d'août, je me promenais, pensif et rêveur, dans les larges allées du jardin contigu à la demeure de ma famille.

Le soleil dorait de ses premiers feux la nature endormie ; une légère brise balayait doucement les perles du matin ; pas un nuage ne ridait la surface de la voûte azurée ; tout semblait sourire à ma mélancolie !

Je cherchais à briser la monotonie des heures, tout en remettant mon cerveau fatigué d'une longue suite de veilles trop prolongées. Je songeais silencieuse-

ment aux jours qui se sont écoulés depuis mon retour à la campagne. Chaque souvenir me rappelait des plaisirs, hélas ! trop vite enfuis !

J'aimais à revoir les personnes qui avaient fait mes plus chères délices, et, au-dessus de toutes, m'apparaissait une jeune fille, — j'allais dire un ange, — au radieux visage, sur laquelle s'était concentrée mon affection toute entière.

Afin de donner libre cours à mes réflexions, je me laissai choir dans un hamac suspendu sous un berceau de fleurs. Mais bientôt, la fatigue l'emportant sur le souvenir, je tombai dans un sommeil paisible.

A peine Morphée m'eut-il pris sous sa protection, que mon esprit livra place aux songes les plus charmants.

Soudain, dans un bosquet avoisinant le jardin, je vis se dessiner une silhouette, puis je la vis s'approcher lentement, mais sûrement, et enfin, j'eus le plaisir de voir nettement une jeune fille, à la taille svelte et élégante, à la figure épanouissante de fraîcheur. Elle semblait se diriger vers l'endroit où je savourais les délices de cette arrivée inopinée.

Je me levai alors avec précipitation, et m'avançai à sa rencontre, sans oser lui adresser un tendre mot, car la surprise avait, pour ainsi dire, paralysé mes mouvements. Je lui offris cependant l'aide de mon bras, et nous nous rendîmes au siège que je venais de quitter.

Là, nous causâmes de ces jours trop tôt enfuis ! Ses paroles tombaient dans mon âme, comme la douce rosée du matin sur une fleur flétrie. Ma joie était à son comble !

Enhardi par son langage engageant, je me hasardai à lui poser cette question qui peut entraîner une réponse bien propre à détruire les projets les plus rians : " Je t'aime, ô mon ange ! veux-tu m'aimer ? " Elle murmura tout bas à mon oreille un mot que seul j'entendis, mais qui fit vibrer mon être tout entier, et fit tressaillir d'allégresse ma compagne chérie.

Le bonheur qui inondait mon cœur fut de courte durée, car au même instant, je fus tiré de ma rêverie par le chant monotone et strident d'un grillon.

A mon réveil, je lançai un regard furtif vers le bosquet, afin de constater si je ne verrais pas s'envoler l'objet de mon affection.

Mais je m'aperçus bientôt que tout ce qui venait de se passer n'était que l'effet d'une somnolence enchanteresse et trompeuse.

Je rentrai alors au logis, regrettant amèrement de ne pouvoir jouir en réalité d'un aussi délicieux instant !

Montréal, juin 1896.

J. St-J.

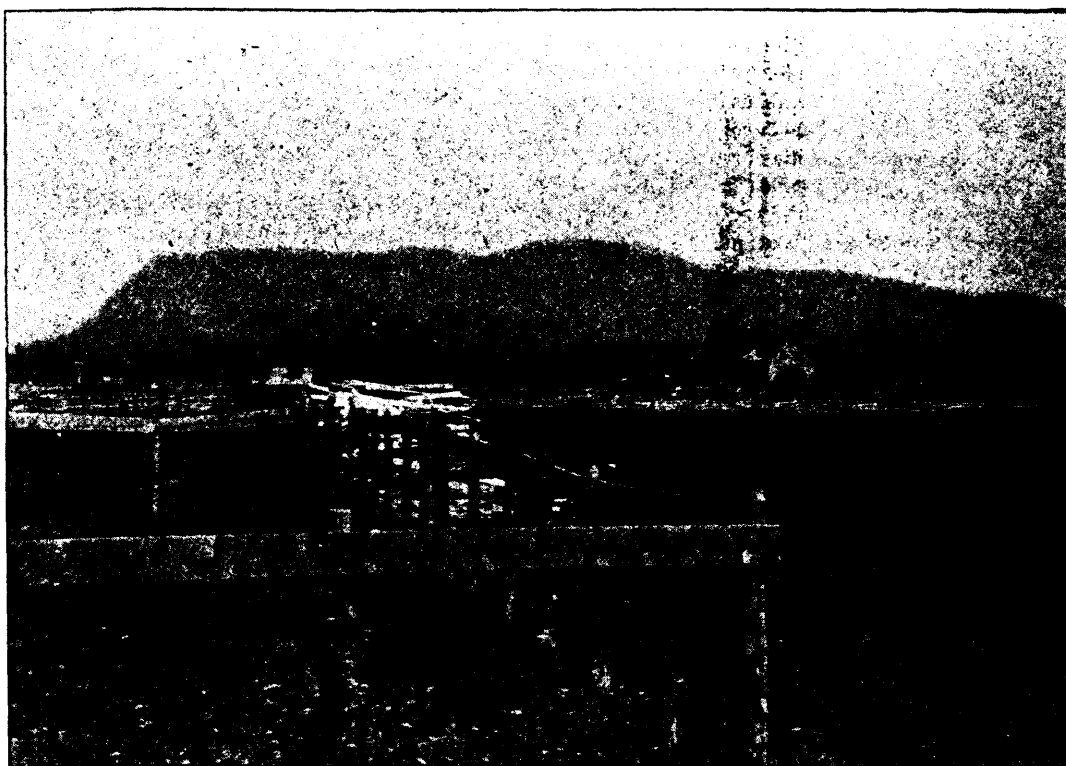


Photo. Laprés & Lavergne

LES MONTAGNES DE SAINT-HILAIRE, VUE PRISE DE SAINT-BAZILE